



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2012

Cartographies de l'Amérique / Histoires d'esclaves

---

# Ce que commémorer veut dire : la *Smithsonian Institution* et l'État fédéral à l'approche du Bicentenaire de la Révolution américaine, 1964-1976

Marie Plassart

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5900>

DOI : [10.4000/transatlantica.5900](https://doi.org/10.4000/transatlantica.5900)

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Marie Plassart, « Ce que commémorer veut dire : la *Smithsonian Institution* et l'État fédéral à l'approche du Bicentenaire de la Révolution américaine, 1964-1976 », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 10 mars 2013, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5900> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.5900>

---

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Ce que commémorer veut dire : la *Smithsonian Institution* et l'État fédéral à l'approche du Bicentenaire de la Révolution américaine, 1964-1976

Marie Plassart

---

- 1 La *Smithsonian Institution*, organisme semi-public essentiellement financé par l'État fédéral, a travaillé à la commémoration du Bicentenaire de la Révolution américaine pendant les dix années qui ont précédé les festivités de 1976. Cet article propose une nouvelle lecture des pratiques commémoratives nationales aux États-Unis à travers l'exemple des activités de la *Smithsonian Institution*. Lorsque le 4 juillet 1976, plus de cinq cent mille personnes affluèrent vers le centre de Washington, elles assistèrent à la grande Parade du Bicentenaire ; elles bravèrent les longues files d'attente devant les Archives Nationales pour voir les originaux de la Déclaration d'Indépendance, de la Constitution et du *Bill of Rights* ; elles se déplacèrent, également, pour les musées et le festival de la *Smithsonian Institution*. En effet, à proximité des Archives Nationales, le Festival des Arts Populaires Américains battait son plein et occupait la moitié du *National Mall*, grande esplanade qui sépare le Congrès de la Maison Blanche. Le même jour, le *National Air and Space Museum*, dernier né des Musées Nationaux de la *Smithsonian Institution*, ouvrait ses portes à des milliers de visiteurs après son inauguration officielle par le Président des États-Unis<sup>1</sup>. À Washington, le soir du 4 juillet, les traditionnels feux d'artifice clôturèrent une journée de commémorations au cours de laquelle la *Smithsonian Institution* avait joué un rôle déterminant<sup>2</sup>.
- 2 Dans les années 1990, une importante littérature consacrée à l'activité mémorielle aux États-Unis s'est donné pour objet la commémoration. Il a été établi que les pratiques de commémoration nationale participent de la construction d'une mémoire officielle aux États-Unis et résultent du croisement d'initiatives associatives et gouvernementales

(Bodnar, 1992, 1996). Par ailleurs, les activités commémoratives ne reproduisent pas à l'identique un discours immuable, elles sont le lieu d'une « transformation de la tradition » qui redéfinit en continu la culture nationale (Kammen, 1993). Cette transformation se fait au prix de débats et de négociations parfois houleuses qui renouvellent la mémoire officielle (Linenthal, 1993 ; Linenthal et Engelhardt, 1996). Comme l'ont montré nombre de ces travaux sur les États-Unis qui envisagent la nation comme une construction historique, construite par des processus d'« invention de la tradition » (Hobsbawm et Ranger, 1992), les activités commémoratives sont ainsi définies par leur fonction : elles sont ce qui construit et entretient le sens de la « communauté imaginée » (Anderson, 1983).

- 3 On ne reviendra pas sur la fonction « d'institution du social, de définition de ce qui lie les hommes entre eux, de construction d'identités collectives » (Garcia, 2000, 14) qu'ont ces diverses pratiques de commémoration des grands moments de l'histoire nationale. La présente étude sera plutôt l'occasion de mettre en question la notion même d'activité commémorative. Les initiatives qui s'inscrivent dans la commémoration du Bicentenaire de la Révolution sont en effet difficiles à circonscrire. Elles sont de nature très différente et incluent notamment d'importants investissements d'urbanisme à long terme pour la capitale, des expositions muséographiques temporaires à Cap Canaveral et sur le *National Mall* ou encore la remise de modestes prix pour la mise en œuvre de projets civiques locaux. L'échéance symbolique du Bicentenaire est omniprésente : en 1966, par exemple, l'agence fédérale chargée de la lutte contre la pauvreté, l'*Office of Economic Opportunity*, se fixe pour objectif d'éradiquer la pauvreté pour 1976 (Huret, 2008, 10). Chaque aspect de l'activité nationale est-il donc soluble dans la commémoration ? De surcroît, ces activités commémoratives aux contours incertains semblent se dérouler dans un cadre temporel lui-même relativement lâche, et ne se cantonnent pas à la commémoration de grandes dates qui jalonnent l'année 1776.
- 4 C'est en se penchant sur les préparatifs en vue de 1976 et sur les acteurs de ces préparatifs que l'on comprendra ce qu'ont en commun les activités commémoratives les plus diverses. Dans le cas de la *Smithsonian Institution*, organisme dépendant des budgets votés annuellement par le Congrès, cela implique d'étudier les fonctionnements bureaucratiques de la machine commémorative d'État, dans une démarche proche de celle adoptée par Patrick Garcia dans le cadre français<sup>3</sup>. L'étude de l'organisation bureaucratique des initiatives commémoratives gouvernementales nous permettra ainsi de dépasser le constat de leur hétérogénéité formelle et de leur fonction « d'institution du social ».
- 5 Les travaux existants ont mis en évidence la remarquable continuité de l'activité commémorative au sein de l'État fédéral dans les décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale. En effet, les acteurs fédéraux ont organisé la commémoration du bicentenaire de la naissance d'Alexander Hamilton en 1957, du cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Abraham Lincoln en 1959 ainsi que du centenaire de la Guerre de Sécession de 1961 à 1965. Ces moments commémoratifs exceptionnels (par opposition aux commémorations annuelles comme *Memorial Day* ou *Independance Day*) peuvent, au premier abord, donner une impression de discontinuité. Cependant une rapide chronologie de l'organisation des événements montre l'inverse : en 1957, soit l'année où l'on fête Hamilton, le Congrès crée la Commission sur le Centenaire de la Guerre de Sécession en vue des commémorations de 1961 à 1965. La même année, les États de l'Illinois et de l'Indiana ainsi qu'une association du *District of Columbia*

promeuvent auprès du Congrès la création d'une commission nationale pour la commémoration de Lincoln en 1959 (une commission du Congrès est créée à cet effet l'année suivante). Enfin, en 1965, alors que se termine la période consacrée à la commémoration de la Guerre Civile, le Congrès commence à se soucier de la célébration du bicentenaire de l'indépendance des États-Unis (Kammen, 1993, 587-592). C'est donc dans le temps continu de l'activité commémorative que s'inscrit la planification des commémorations en vue de l'échéance de 1976. Notons que la *Smithsonian Institution* y fut étroitement associée, alors qu'on ne trouve pas trace de son implication dans les commémorations précédentes.

- 6 La préparation du Bicentenaire par l'État débuta au milieu des années 1960 avec la signature par Lyndon Johnson, le 4 juillet 1966, d'une loi créant la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine<sup>4</sup>. La commission fut chargée de préparer et de soumettre au président un programme commémoratif pour l'ensemble des États-Unis, puis, après l'approbation de ce programme, de le promouvoir et de coordonner sa mise en œuvre. La Commission tint sa première réunion en février 1967 et le Congrès vota en 1968 une première allocation de 150 000 dollars pour son fonctionnement. Parallèlement, le Congrès se préoccupait de la commémoration, comme en témoignent les auditions budgétaires de la *Smithsonian Institution* en 1965, 1966 et 1967. Lors de ces trois auditions consécutives, les membres de la commission budgétaire réitérèrent le souhait de voir la *Smithsonian Institution* travailler dans la perspective du Bicentenaire<sup>5</sup>.
- 7 À la *Smithsonian Institution*, dans la décennie qui précède 1976, une grande partie de l'activité muséographique fut orientée vers la commémoration. Les premiers échanges concernant la préparation du Bicentenaire remontent à l'automne 1964<sup>6</sup> et l'apogée de l'activité commémorative se situe entre 1974 et 1976 si l'on prend pour critère les fonds alloués par le Congrès à la commémoration. Entre 1973 et 1974, le budget accordé par le Congrès à la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine tripla, pour atteindre plus de dix-neuf millions de dollars. En 1977 en revanche, il passa de onze millions à 65 000 dollars<sup>7</sup>. À cette date, l'Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine était en cours de démantèlement. De 1977 au début des années 1980, il ne fut plus question à la *Smithsonian Institution* d'activité commémorative dans le cadre d'un Bicentenaire élargi à 1983 et 1987. Les activités commémoratives, préparatifs inclus, y durèrent donc une dizaine d'années.
- 8 L'effort commémoratif s'enchaîne donc sans interruption avec l'intense activité qui permit l'ouverture progressive du *Museum of History and Technology* de 1964 à 1967. Ainsi la continuité des pratiques commémoratives semble s'insérer à la *Smithsonian Institution* dans une autre continuité, celle de la production d'un discours muséographique sur la nation. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en effet, le sentiment général qu'un nouveau chapitre de l'histoire nationale commençait avait encouragé les conservateurs de la *Smithsonian Institution* à formuler de nouveaux projets au nom de la grandeur de la nation. Le projet de rénovation des expositions et celui de nouveau musée d'histoire, qui servaient les intérêts des conservateurs et de leur hiérarchie tout en étant formulés en termes d'intérêt national, furent favorablement accueillis par les instances fédérales dans les années 1950. Puis pendant une décennie, la *Smithsonian Institution* donna la priorité à la réalisation du *Museum of History and Technology* avant d'envisager de nouvelles activités dans le cadre de la commémoration du Bicentenaire.
- 9 Au sein des Musées Nationaux, les pratiques commémoratives s'inscrivent donc dans un ensemble de pratiques de construction et d'entretien de la nation. La perspective de

la commémoration fait converger l'intérêt des professions muséographiques, qui sont favorables au développement institutionnel des musées, et l'intérêt national, représenté de manière beaucoup plus large par l'opinion publique, l'intelligentsia fédérale mais aussi ces mêmes professions muséographiques. Les pratiques observées à la *Smithsonian Institution* sont ainsi nationalistes dans la mesure où elles contribuent à la construction de la « communauté imaginée ». À l'approche du Bicentenaire, il s'agit de voir comment les motivations professionnelles des acteurs des Musées Nationaux se sont conjuguées avec une rationalité commémorative, elle-même déterminée par la rationalité nationaliste, entendue comme « une manière d'être au monde à laquelle nous sommes tous soumis, plutôt que l'idéologie politique de quelqu'un d'autre » (Anderson, 1996, 9).

- 10 C'est avec lenteur que la *Smithsonian Institution* répondit aux exhortations commémoratives du Congrès au milieu des années 1960. Cette lenteur peut indiquer une réticence ou une distance critique envers la commémoration. La correspondance administrative interne de la *Smithsonian Institution* ne laisse certes pas apparaître de commentaire sur son bien-fondé. On trouve plutôt des appels récurrents de la hiérarchie à réfléchir à des projets commémoratifs et, dans un seul et unique cas, le commentaire las d'un membre de la direction ironisant sur la fréquence des réunions de préparation du Bicentenaire en 1971<sup>8</sup>. Cependant, le témoignage d'une employée sur sa participation à la Commission du Peuple sur le Bicentenaire (*the People's Bicentennial Commission*) est un indicateur certain de la distance critique qu'elle, et vraisemblablement d'autres, ont pu avoir envers les célébrations officielles<sup>9</sup>. Cette « commission du peuple », qui promouvait une commémoration alternative du Bicentenaire, appelait en effet à une manifestation le 4 juillet 1976 à Washington contre les grands intérêts industriels et financiers, manifestation qui rassembla plusieurs milliers de personnes<sup>10</sup>. Il reste difficile de mesurer le degré d'adhésion du personnel au projet commémoratif officiel. On peut toutefois affirmer que le temps mis par la *Smithsonian Institution* à proposer un programme commémoratif au Congrès est en grande partie dû au processus préliminaire de consultation interne et de traduction de ses propres priorités en priorités nationales.
- 11 Après les années d'intense travail qui conduisirent à l'ouverture progressive du musée entre 1964 et 1967, les conservateurs du *Museum of History and Technology* eurent la satisfaction d'avoir mené leur projet à son terme. Mais Dillon Ripley, arrivé à la tête de la *Smithsonian Institution* en 1964, considéra le musée non comme une réalisation achevée mais comme un point de départ à améliorer considérablement<sup>11</sup>. C'est dans cet état d'esprit qu'il sollicita les conservateurs pour qu'ils élaborent un programme commémoratif pour le Bicentenaire. Mais l'échéance venait trop tôt après l'ouverture du musée pour que l'ensemble de l'équipe puisse penser un projet radicalement nouveau. C'est pourquoi les propositions émanant des bureaux des conservateurs furent relativement insipides et reflétèrent essentiellement les priorités de leur département. De manière prévisible, ceux-ci étaient restés dans l'horizon restreint de leur collection et de l'exposition qu'ils venaient de réaliser pour le *Museum of History and Technology*<sup>12</sup>. Les suggestions des conservateurs furent synthétisées par Keith Melder, conservateur de la division d'histoire politique, et chargé de coordonner le projet pour le *Museum of History and Technology*. Sa synthèse reprenait les grandes orientations du musée dans les bornes chronologiques de la période révolutionnaire. La proposition de Melder fut approuvée par ses supérieurs Bedini et Multhauf (directeur

du musée), qui la transmirent sans modification majeure à la direction de la *Smithsonian Institution*.

- 12 Les réactions de la direction furent sans appel. Phil Ritterbush, un assistant de Ripley très impopulaire parmi les conservateurs, répondit en juin 1968 aux propositions de Silvio Bedini :

What would be the real loss if the MHT [Museum of History and Technology] did none of the things you outline? I don't think we have yet hit upon the kind of response which the nation is entitled to expect from its foremost historical research establishment<sup>13</sup>.

- 13 Déterminé à faire venir de l'extérieur un spécialiste de la période révolutionnaire pour coordonner le programme commémoratif du *Museum of History and Technology*, Dillon Ripley trouva en Daniel Boorstin un historien susceptible d'infléchir le cours du musée. Parce qu'il n'avait pas participé à sa création, parce que sa position d'historien universitaire le plaçait dans des débats historiographiques qui transcendaient les principales lignes de clivage au musée<sup>14</sup>, parce que les ouvrages qu'il avait publiés, enfin, étaient de grandes synthèses de l'histoire nationale, Daniel Boorstin incarnait le changement. Il donna un rôle explicitement patriotique au *Museum of History and Technology* et élabora des projets commémoratifs qui ambitionnaient de synthétiser l'expérience nationale. Au printemps 1970, sous son influence, le musée proposa donc à la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine une synthèse de deux siècles d'histoire nationale, sous la forme de deux expositions. Intitulée *A Nation of Nations*, la première visait à thématiser l'influence des cultures du monde entier aux États-Unis et inversement l'influence des États-Unis dans le monde. La seconde, *Corridors of American Experience*, voulait plonger le visiteur dans l'univers sensoriel quotidien de 1750, 1850 et 1950<sup>15</sup>. Ces deux projets nécessitaient la création de pavillons attenants au *Museum of History and Technology*.
- 14 L'arrivée de Boorstin annonça donc un nouveau départ dans la lente et difficile élaboration d'un programme commémoratif au *Museum of History and Technology*. Lorsque la *Smithsonian Institution* remit son rapport à la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine en avril 1970, son projet commémoratif avait connu une singulière expansion. Ce projet répondait aux échéances fixées par la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine, qui demandait à toutes les institutions du système fédéral un rapport similaire à cette date. Alors que six mois auparavant, la première lettre d'information interne sur le Bicentenaire à la *Smithsonian Institution* avait mis l'accent sur le *Museum of History and Technology*, le rapport promettait désormais l'ouverture simultanée au premier janvier 1976 de dix grandes expositions, soit une par musée. L'ensemble constituerait une gigantesque exposition sur le thème de « l'expérience américaine ».
- 15 À l'instar des grands musées à vocation encyclopédique fondés dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la *Smithsonian Institution* donnait depuis sa création une représentation du monde centrée sur la nation — en l'occurrence, les États-Unis. Ce qui changea à partir de 1970 fut le soin systématique, conscient et explicite qui fut mis à coordonner les représentations muséographiques de la nation propres à chaque musée. Après plusieurs années de réflexion et de tâtonnements à la fin des années 1960, la *Smithsonian Institution* avait trouvé dans le thème fédérateur de « l'expérience américaine » une direction de travail satisfaisante, puisque le rapport fut

favorablement reçu par l'Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine, la présidence et le Congrès.

- 16 Afin de ne pas céder à l'illusion d'un temps homogène de la préparation du Bicentenaire, il est toutefois utile de rappeler que tous les événements importants dans la vie de la *Smithsonian Institution* ne sont pas orientés par la perspective du compte à rebours de la commémoration. L'année 1970 vit par exemple les Musées Nationaux remis en question dans l'opinion publique suite à une campagne de presse et lors de la tenue d'auditions parlementaires qui ne furent rien moins qu'un contrôle du Congrès. S'il est vrai qu'à cette occasion, le sénateur républicain Barry Goldwater tenta de promouvoir la construction du *National Air and Space Museum* en invoquant le Bicentenaire, l'essentiel des enjeux de l'audition était étranger à la logique commémorative. La direction de la *Smithsonian Institution* prit très au sérieux les critiques qui lui étaient adressées et une partie de son activité au cours de l'année consista à résoudre ce conflit avec les instances fédérales<sup>16</sup>. La même année, un incendie au *Museum of History and Technology* endommagea l'exposition sur l'histoire de la poste ouverte quelques années auparavant. Les conservateurs de l'exposition consacrèrent la majeure partie des deux années suivantes à en réécrire le script et à préparer l'ouverture au public d'un nouveau « *Hall of stamps and the mails* » en 1972. Les activités commémoratives ne sont donc pas l'unique direction de travail de la *Smithsonian Institution* dans la décennie qui précède 1976. Cependant, dans le foisonnement des priorités à plus ou moins long terme que dut se fixer la direction de la *Smithsonian Institution* pendant ces années, la commémoration de la Révolution resta un objectif constant.
- 17 Que l'activité commémorative ait été une direction de travail constante, qu'elle relève du long terme plutôt que de l'exceptionnel et du ponctuel n'est pas sans incidence sur la fonction de « construction d'identités collectives » que prête Patrick Garcia à la commémoration. Si l'activité commémorative n'est plus cantonnée au moment rituel, à quel moment l'adhésion à la communauté imaginée se construit-elle ? Les responsables de l'Administration du Bicentenaire, tout entiers tournés vers la création d'instant rituels, ont vu dans le moment extraordinaire du rite commémoratif une manière de réunifier un corps social largement divisé. Or il est discutable que l'instant rituel ait une telle fonction unificatrice : le moment où se joue l'adhésion est en réalité antérieur à la célébration des rituels de commémoration du Bicentenaire (Abélès, 2005, 180). C'est lors de la longue période des préparatifs à la commémoration, durant les dix années de travail de la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine, que s'est construit le consensus au sein de l'État fédéral et en relation avec les États, les représentants de communautés locales, les entreprises et les associations. Au cours de ce processus interactif, certains projets controversés ne virent pas le jour faute de soutien institutionnel et/ou financier. La préparation de la commémoration joue donc le rôle d'un filtre, dans lequel ne passent que les projets suffisamment consensuels.
- 18 Au tout début de l'année 1973, après la réélection de Richard Nixon, une série d'événements montre l'importance de ce qui précède le moment rituel. L'un des bals pour l'investiture du président devait avoir lieu au *National Museum of History and Technology* ; des conseillers de la Maison Blanche vinrent donc s'assurer au préalable de la sécurité des lieux. Au cours de leur inspection, ils réagirent fortement à une exposition temporaire de la division d'histoire politique, intitulée *the Right to Vote*, qui

présentait le combat des femmes et celui des Noirs états-uniens pour l'égalité civique. À une époque où les *Black Panthers* faisaient l'actualité, l'exposition abordait un sujet délicat ; elle avait d'ailleurs suscité l'envoi de nombreux courriers au musée. Les conseillers de la Maison Blanche demandèrent que cette exposition soit fermée pendant une semaine, le temps des festivités de l'investiture, parce qu'elle était « trop sujette à controverse pour des Républicains »<sup>17</sup>. La direction ferma donc l'exposition le temps des festivités. Cet exemple est particulièrement frappant, parce que le processus de construction du consensus qu'il met au jour passe par la censure des voix discordantes. Il montre plus généralement que le rituel présuppose l'établissement préalable d'un consensus.

- 19 Parce qu'elles permettent de penser différemment la production du consensus, la continuité et la durée des préparatifs commémoratifs méritent d'être soulignées. Elles mettent également en question l'analyse durkheimienne du rite et de la division symbolique du monde entre sacré et profane qui la sous-tend. Les rites sont selon cette analyse « des représentations ou des systèmes de représentations qui expriment la nature des choses sacrées » en même temps que « des règles de conduite qui prescrivent comment l'homme doit se comporter avec les choses sacrées » (Durkheim, 1912, 51 et 56). La définition est éclairante pour comprendre les milliers de touristes qui, le 4 juillet, visitèrent l'une des nombreuses expositions de la *Smithsonian Institution* en rapport avec le Bicentenaire. Dans ce cas, l'exposition est un lieu rituel, qui fait partie d'un système de représentations de la nation, puisque, sur une échelle de valeur nationaliste, la nation est une valeur ultime. La visite de l'exposition est un rite, puisqu'elle est une norme de conduite en relation avec la nation — le sacré — qu'elle représente. Cette définition du rite trouve cependant ses limites dans le rapport intime qui existe entre sacré et profane, entre le temps du pèlerinage et le temps du loisir touristique, mais aussi entre le temps extraordinaire du rituel et le temps de sa préparation<sup>18</sup>. Faut-il conclure de la division durkheimienne entre temps sacré et temps profane que les dix années de préparation de la commémoration ne relèvent pas d'un temps rituel ? Ou à l'inverse, envisager que le temps de l'exceptionnel et du sacré domine pendant dix ans ? L'étude des pratiques de la commémoration, préparatifs inclus, nous invite plutôt à envisager le rite comme l'aboutissement du processus commémoratif. Les rites du mois de juillet 1976 sont le résultat d'une convergence entre les intérêts institutionnels propres à la *Smithsonian Institution* (ou aux institutions fédérales engagées dans la commémoration) et les intérêts nationaux tels que se les représentent le pouvoir exécutif et le Congrès. Ils résultent également d'une décennie d'interactions entre différentes catégories de personnels fédéraux aux contraintes et aux aspirations différentes.
- 20 En 1970, dans les hangars qui abritent les collections du *National Air and Space Museum*, un mécanicien du nom de Walter E. Roderick travaille à l'entretien des avions. Malgré le vibrant plaidoyer au Sénat de Barry Goldwater en faveur de la construction d'un nouveau musée pour abriter ces collections, il trouve l'ambiance morose parmi les membres de l'équipe, car rien ne permet de croire que le *National Air and Space Museum* sera un jour construit. En 1986, Roderick se rappelle les faibles moyens accordés alors, le manque de place pour stocker les avions dans de bonnes conditions et les médiocres perspectives d'avancement<sup>19</sup>. Ces souvenirs tranchent avec le ton affirmatif du rapport que la *Smithsonian Institution* transmet à la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine au printemps 1970, proposant l'ouverture du *National Air and Space Museum* pour le Bicentenaire. De plus, le témoignage de Roderick laisse penser

que le futur musée n'a pas le même sens pour ses employés, qui souhaiteraient être mieux payés, que pour Barry Goldwater ou Dillon Ripley, qui le présentent stratégiquement comme un « cadeau d'anniversaire à la nation » pour 1976<sup>20</sup>. Le témoignage de Roderick suggère qu'en 1970, le degré d'implication dans la préparation du Bicentenaire est déterminé par la position des acteurs. À cette date, il apparaît que la commémoration n'est pas un horizon commun à tous.

- 21 Que la commémoration soit plus ou moins présente dans l'esprit des employés de la *Smithsonian Institution* et des employés fédéraux n'a rien de surprenant : la notion d'action commémorative et l'injonction à commémorer à l'occasion d'une date anniversaire ont des significations différentes en fonction de la place des acteurs dans les institutions fédérales. Les membres de la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine (1966-1974) puis de l'Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine (1974-1977) ont pour mission de faire advenir un programme comprenant de multiples activités commémoratives. Malgré les intérêts particuliers de chacun des membres, ils forment une institution qui, plus que toute autre, a pour finalité principale la commémoration. Le pouvoir exécutif et les parlementaires se sont donné pour tâche l'organisation d'une commémoration, mais celle-ci n'est pas leur unique priorité. Quant aux agences fédérales et aux organisations indépendantes qui gravitent dans l'orbite fédérale, elles poursuivent leurs fins propres et adoptent la logique commémorative dans la mesure où elle est conciliable avec leurs activités, voire favorable à leurs projets. À la lecture des archives de la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine et de la *Smithsonian Institution*, il apparaît donc que la référence au Bicentenaire ne représente pas le même enjeu selon que l'on cherche à ce que la commémoration soit un succès, ou que l'on cherche à obtenir des subsides pour un projet à l'occasion du Bicentenaire. La réaction du Ministère du Logement et des Affaires Urbaines (*Housing and Urban Department*), lorsqu'il fut sollicité par la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine, en est l'illustration. Dans sa réponse enthousiaste à la Commission, George Romney relia son ministère à la cause nationale en ces termes :

I am delighted that the focus [of the commission] will be on the « fulfillment of national goals yet to be attained », for this is truly descriptive of HUD's mission in the housing field.

We welcome the challenge that you put to us : to consider how the programs of this Department can be adapted to further the goals of the Bicentennial. To this end, I have already appointed a small committee of senior staff, and it is my hope that they will be able to crystallize some specific recommendations prior to April 1. If we are successful in reaching agreement on the objectives for a "HUD six-year plan" you may be sure I will submit these to you.

You and the other members of your Commission have a great responsibility in your undertaking and I wish you well in it. A national effort in the next six years along the lines President Nixon has suggested could well revitalize this nation<sup>21</sup>.

- 22 Il s'agit donc pour Romney et les interlocuteurs fédéraux de la Commission / Administration du bicentenaire de la Révolution Américaine de montrer en quoi les priorités de leur ministère ou de leur agence sont nationales. Dans cette mesure, la coïncidence entre les travaux mis en œuvre par l'État fédéral et le Bicentenaire fait s'entrechoquer des temporalités très disparates : l'ouverture de stations de métro dans la capitale ou l'inauguration du *National Air and Space Museum* sont possibles en 1976 parce que les instances fédérales se sont donné cette date symbolique comme objectif,

mais surtout parce que le long et complexe processus de création de ces infrastructures a commencé des années auparavant, indépendamment du calendrier commémoratif.

- 23 Le Bicentenaire représente ainsi une manne financière et une occasion politique qu'il s'agit pour les acteurs fédéraux d'exploiter au mieux. Rien n'indique cependant que Romney ou ses collègues profitent des circonstances avec cynisme. Le Bicentenaire est une occasion pour faire avancer de nombreux projets et les ministères et agences sont convaincus de l'importance de leur propre programme de travail. Ils peuvent donc traduire dans la langue de l'intérêt national l'importance qu'ils accordent à un projet.
- 24 Les minutes des conseils d'administration (appelés Conseils des régents) de la *Smithsonian Institution* illustrent l'arbitrage opéré entre auto-promotion et promotion de la nation. Au printemps 1965, alors que la sous-commission budgétaire du Congrès les exhortait à commémorer le Bicentenaire de l'Indépendance, les administrateurs de la *Smithsonian Institution* étaient plus préoccupés par la célébration de la naissance de James Smithson (prévue pour le mois de septembre) que par celle de la naissance de la nation. En janvier 1967, le Conseil se pencha un autre anniversaire, celui de la naissance de George Washington. Pour l'occasion, la *Smithsonian Institution* organisa une réception et un dîner au *Museum of History and Technology*, où furent notamment invités les parlementaires et les membres de la Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine. Comme lors de la commémoration de la naissance de Smithson, les festivités furent l'occasion de faire la promotion de la *Smithsonian Institution* :

The purpose is to afford the Members of the Congress an opportunity to become more familiar with the Museum of History and Technology, which they have provided for the American people as an unrivaled panorama of exhibits depicting the growth of our Nation.

John Blum of Yale University will give a short address on the American sense of history and there will be optional tours of the building.

A special effort is being made to have a number of the new Senators and Representatives attend in order to introduce them to the Smithsonian's efforts in history and art<sup>22</sup>.

- 25 Début 1969, pourtant, c'est un tout autre discours que tint Dillon Ripley devant le Conseil des régents :

Mr. Ripley reported that between now and 1976 it is incumbent on any scholar in Washington concerned with American history to think of ways and means to make the Bicentennial of the American Revolution a truly inspirational event. The emphasis on such a celebration should not merely be commemorative, but should provide Americans with a vista of the future which can inspire hope and confidence. We live in desperate times of a loss of such spirit and such confidence<sup>23</sup>.

- 26 On perçoit ici que Ripley ne se contente pas de relayer une injonction commémorative venue d'en haut ; il ne présente pas non plus 1976 comme une occasion de faire la promotion de la *Smithsonian Institution*. Son propos tient plutôt de la réflexion personnelle sur la crise contemporaine, ce qui le conduit à promouvoir une commémoration réparatrice. Cet épisode permet de revenir sur l'opération de communication menée au *Museum of History and Technology* en 1967 : plutôt que d'une instrumentalisation de la thématique nationale, on peut conclure à la promotion des musées au travers de pratiques nationalistes.
- 27 La même année, un autre événement vint encore nuancer le tableau : un projet de loi prévoyait la création d'une Commission sur les Célébrations et les Jours Fériés, à laquelle siègerait un représentant de la *Smithsonian Institution*. Consulté sur le sujet,

Ripley n'y fut pas favorable et déclara que les célébrations n'étaient pas une question suffisamment liée à la *Smithsonian Institution* pour qu'elle accepte une responsabilité supplémentaire dans cette commission<sup>24</sup>. La même année, Ripley put donc à la fois reprendre à son compte l'injonction commémorative du Congrès pour le Bicentenaire de l'Indépendance et décider de ne pas faire de la *Smithsonian Institution* en tous temps la vestale de la flamme commémorative.

- 28 Ces divers éléments nous renseignent sur l'équilibre qui se construit à la *Smithsonian Institution* entre ses propres intérêts institutionnels et l'intérêt national à la fin des années 1960. Ils nous disent ce qu'est une activité commémorative pour les acteurs fédéraux que la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine et le Congrès souhaitent mobiliser. La mise en lumière des fins propres à chaque organisation et de leur conciliation pour une fin commune supérieure — la célébration du Bicentenaire — donne une perspective qui s'écarte de la définition fonctionnelle de la commémoration : jusqu'au début des années 1970, l'activité commémorative prend corps dans un processus de conciliation entre les fins propres des organisations fédérales sollicitées et ce qui est considéré comme l'intérêt national au sommet de la hiérarchie fédérale.
- 29 Au sein même de la *Smithsonian Institution*, il est tentant de supposer l'existence de disparités similaires en ce qui concerne la motivation commémorative des acteurs. La question pose toutefois un problème méthodologique car le thème du Bicentenaire est essentiellement abordé dans un type de sources : les échanges verticaux entre les instances fédérales et la *Smithsonian Institution* ou entre la direction de la *Smithsonian Institution* et son personnel. Les échanges représentés dans ces sources nous font voir la commémoration au prisme des rapports hiérarchiques, comme une injonction émanant d'en haut et indissolublement liée au jeu des rapports de force. On dispose en revanche de très peu d'échanges horizontaux qui permettraient de juger du degré d'intériorisation de l'injonction commémorative aux différents niveaux hiérarchiques. Notons que le seul commentaire ironique trouvé dans les sources (et déjà mentionné plus haut) est issu d'un échange d'égal à égal entre membres de la direction de la *Smithsonian Institution*<sup>25</sup>.
- 30 Les entretiens d'histoire orale sont potentiellement une source d'information sur la motivation à commémorer des employés de tous niveaux et en particulier sur celle des conservateurs. Pourtant, que les entretiens aient été réalisés dans la période de préparation à la commémoration ou après 1976, on ne trouve aucune mention du Bicentenaire. C'est notamment le cas chez des acteurs dont on connaît par ailleurs l'implication dans la célébration, comme Keith Melder, le conservateur chargé de la coordination du projet de commémoration au *Museum of History and Technology* en 1968. Son silence sur le sujet s'explique peut-être par le désaveu cinglant de Ripley lorsqu'il lui remit son projet. C'est également le cas de Ralph Rinzler, le principal responsable du Festival des Arts Populaires Américains jusqu'en 1976, dont le silence est d'autant plus surprenant que le Festival en 1976 fut un succès et une pièce maîtresse de la célébration. Le sujet n'est pas non plus abordé dans les dizaines d'heures d'entretiens avec Dillon Ripley.
- 31 De la part de personnes qui ont activement contribué à la préparation du Bicentenaire, ce silence est instructif. Les entretiens d'histoire orale ont été réalisés dans l'optique d'une préservation de la mémoire de la *Smithsonian Institution* à travers l'histoire professionnelle de ses employés ; ils présentent donc principalement les réalisations

successives dont peuvent s'enorgueillir les personnes interrogées. Les entretiens de Ralph Rinzler, par exemple, portent dans leur quasi-totalité sur l'organisation du Festival des Arts Populaires Américains, qui connut son heure de gloire en 1976. Dans ces narrations, dont la rationalité est la cohérence biographique, le Bicentenaire n'apparaît pas car il n'est ni un objectif en soi, ni une réalisation durable, dans le parcours des acteurs. Le Bicentenaire est plus une modalité de la réalisation de leurs objectifs qu'un projet commémoratif. Si le Festival est central dans la narration autobiographique de Rinzler, c'est parce qu'il marque l'apogée d'une carrière commencée au Festival Folk de Newport<sup>26</sup> (*Newport Folk Festival*) en 1963 et non parce qu'il est au centre de la célébration du Bicentenaire dans la capitale fédérale. Ainsi, lorsque les acteurs relisent leur parcours selon la cohérence de leur carrière professionnelle, le Bicentenaire n'apparaît pas pour lui-même.

- 32 Ce n'est donc pas l'examen des discours à la *Smithsonian Institution* sur le Bicentenaire, lacunaires et partiels, qui répondra à nos questions. En revanche les sources centralisées par John Slocum et Susan Hamilton en raison de leur rôle de coordinateurs du Bicentenaire à la *Smithsonian Institution* nous renseignent sur l'activité des employés dans la décennie qui précède 1976. C'est l'examen de leurs pratiques et en particulier, de leurs réalisations muséographiques, qui nous dira dans quelle mesure le Bicentenaire est un horizon commun et constant à la *Smithsonian Institution*.
- 33 La préparation du Bicentenaire tant au niveau de l'État fédéral que de la *Smithsonian Institution* passe par la mise en place de structures de coordination spécifiques. Au niveau fédéral, la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine joue ce rôle. Elle reçoit les propositions très diverses d'agences qui tentent de faire avancer leurs propres projets à l'occasion du Bicentenaire. À la *Smithsonian Institution*, John Slocum et Susan Hamilton coordonnent l'ensemble des initiatives. Au *Museum of History and Technology*, on a vu que Keith Melder était temporairement chargé de coordonner le projet muséographique avant que Daniel Boorstin, à la tête du musée fin 1969, ne prenne le relais. En raison de la division du travail spécifique occasionnée par la commémoration, on les appellera les « coordinateurs » du Bicentenaire.
- 34 Le besoin de coordination au niveau fédéral, au niveau de la *Smithsonian Institution* et au niveau du *Museum of History and Technology* nous permet d'avancer une hypothèse sur les pratiques commémoratives. Si l'on écarte les festivités dont la seule raison d'être est la célébration du Bicentenaire, les actions indirectement liées au Bicentenaire — telles que l'ouverture d'un musée, de stations de métro et de structures d'accueil pour les touristes — semblent acquérir un supplément d'existence et une nature commémorative par l'intermédiaire de ces coordinateurs. Les pratiques commémoratives tiendraient alors en grande partie leur existence d'une catégorie d'acteurs dont la fonction serait spécifiquement consacrée à l'organisation du Bicentenaire. La structure des archives donne corps à cette hypothèse : on trouve trace dans la correspondance de la Commission / Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine d'un ensemble de projets hétérogènes que la visée commémorative réunit. De la même manière, on constate à la lecture des archives du Bicentenaire à la *Smithsonian Institution* que les bureaux de Slocum et de Hamilton ont centralisé les informations sur une grande partie de l'activité foisonnante de la *Smithsonian Institution* parce que le dénominateur commun de ces activités diverses était la commémoration<sup>27</sup>.

- 35 L'équipe de direction représente un autre mode d'implication dans la commémoration. Elle voit dans l'échéance de 1976 la conjonction de l'intérêt national à court terme (pour la commémoration) et l'intérêt de la *Smithsonian Institution* à court et moyen terme (à l'occasion de la commémoration et au-delà). Entre ses interlocuteurs fédéraux et son personnel, elle produit pour les uns et les autres des discours sur le Bicentenaire. Sa correspondance est donc un bon terrain d'exploration de la nature du discours et des pratiques commémoratives en fonction de la configuration hiérarchique des interlocuteurs.
- 36 À l'occasion de son audition budgétaire au Congrès début mars 1973, la *Smithsonian Institution* prit soin de se conformer à la mission commémorative qu'attendaient d'elle les parlementaires. Les considérations tactiques formulées par Susan Hamilton pour satisfaire le Congrès montrent qu'il reste peu de place pour la spontanéité patriotique et commémorative dans les échanges de la *Smithsonian Institution* avec l'État<sup>28</sup>.
- 37 Pour la direction, le Bicentenaire est explicitement pensé comme un levier au service de l'intérêt de la *Smithsonian Institution*. L'échéance de la commémoration est une occasion d'obtenir des subsides de l'État fédéral à des fins qui dépassent la stricte célébration du Bicentenaire. Plutôt que du cynisme, on peut lire dans les échanges internes à la *Smithsonian Institution* la juxtaposition de considérations pratiques — la période de la préparation du Bicentenaire est propice aux demandes budgétaires — et d'une conception du Bicentenaire largement partagée : au-delà de la commémoration ponctuelle, le Bicentenaire est l'occasion d'apporter des améliorations durables à la communauté nationale.
- 38 Il est certain que le Bicentenaire est une opportunité pour la direction de la *Smithsonian Institution*, sans être pour autant un simple moyen. On a vu plus haut que Ripley ne se contentait pas du premier projet commémoratif proposé par le *Museum of History and Technology*. Que ses exigences aient à voir avec l'importance intrinsèque de la commémoration ou avec l'importance que lui accorde le Congrès, les démêlés de Ripley avec le *Museum of History and Technology* sont le signe qu'il a fait siennes les exigences fédérales. La direction de la *Smithsonian Institution* prend ainsi le relais de l'injonction commémorative venue de l'État fédéral et s'approprie l'échéance de 1976.
- 39 Les conservateurs relèvent d'un troisième mode d'implication. Dans quelle mesure leur activité est-elle orientée vers 1976 ? Faute de commentaires explicites de leur part, on trouve des éléments de réponse dans les expositions qu'ils réalisent. En recensant les nouvelles expositions de 1974 à 1976 on se heurte à une ambiguïté désormais familière : leur nature commémorative n'a pas toujours le même degré d'évidence. Il semble même que le simple fait d'inaugurer une exposition en 1976 suffise à s'inscrire dans le mouvement commémoratif. Le magazine interne de la *Smithsonian Institution* intitule d'ailleurs son programme : « *Smithsonian Events in the Bicentennial Year* » (et non : *Smithsonian Events for the Bicentennial Year*). Il inclut entre autres l'ouverture d'une exposition d'insectes vivants au *National Museum of Natural History* ou un programme de visites de la *National Collection of Fine Arts* sur le travail des techniciens et conservateurs, qui n'ont thématiquement pas de relation avec le Bicentenaire.
- 40 Que la *Smithsonian Institution* ait présenté dans un programme commun pour 1976 toutes les expositions et manifestations en cours nous renseigne sur la volonté de la direction de présenter l'intégralité de l'activité muséographique comme un programme commémoratif. Cela ne dit pas en revanche si les conservateurs pensent les expositions qu'ils conçoivent comme un effort au service du Bicentenaire. Il est permis de le

supposer, tant le nombre de nouvelles expositions est important par rapport à l'activité muséographique de la décennie qui précède. Dans les archives du Bicentenaire, on trouve même des calendriers mensuels des événements qui entourent l'ouverture de chaque exposition<sup>29</sup>. Depuis le programme de rénovation des expositions entamé dans les années 1950 et terminé avec l'ouverture progressive du *Museum of History and Technology* de 1964 à 1968, ni ce dernier ni le *National Museum of Natural History* n'avaient connu telle effervescence ; quant aux trois musées d'art, qui ouvrent en 1968, 1969 et 1972, le Bicentenaire représente pour eux un premier pic d'activité. Le nombre accru de nouvelles expositions au milieu des années 1970 laisse penser que le rythme de travail s'est accéléré et que l'échéance de 1976 a donné sens à ce regain d'activité.

- 41 La taille des expositions et leur degré de proximité thématique avec le Bicentenaire donnent des indications sur la nature des pratiques commémoratives chez les conservateurs. Parmi les expositions, on peut distinguer celles dont la proximité thématique avec le Bicentenaire est évidente et dont la superficie est importante. À l'exception de la galerie d'art asiatique et du musée de quartier d'Anacostia, qui sont tout deux de taille plus modeste, chaque musée de la *Smithsonian Institution* produit une grande exposition de ce type. Dans chaque cas, un grand nombre de conservateurs a donc été impliqué dans la conception d'une exposition transversale nécessitant les compétences des diverses spécialités muséographiques.
- 42 Au *Museum of History and Technology*, la principale exposition s'intitule *A Nation of Nations* ; elle présente la construction nationale à travers une histoire sociale de l'immigration. Au *National Museum of Natural History*, *Our Changing Land* présente la transformation écologique du territoire national à travers l'histoire des rives du Potomac pendant la préhistoire, en 1608, en 1776 et en 1976. *1876, A Centennial Exhibition*, reconstitue l'Exposition Universelle de Philadelphie pour le centenaire des États-Unis. L'exposition cherche à recréer l'atmosphère intellectuelle et sensorielle de 1876. Elle est montée au sein du *Arts and Industries Building* de la *Smithsonian Institution*, un bâtiment ouvert en 1881 et restauré pour l'occasion, au sein duquel les visiteurs peuvent entendre de la musique d'époque. Les musées d'art, eux, présentent un panorama de l'art national. *The Golden Door: Artist-Immigrants of America, 1876-1976* au *Hirshhorn Museum* met en avant les origines variées des artistes nationaux. À la *National Collection of Fine Arts*, *America As Art* offre un vaste panorama de l'art national depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, les expositions du *National Air and Space Museum* représentent dans leur ensemble une histoire de la suprématie technologique nationale.
- 43 À ces grandes expositions s'ajoute une multitude de petites expositions temporaires. Prises individuellement, certaines n'ont pas de rapport thématique évident avec le Bicentenaire. C'est particulièrement le cas des expositions consacrées à un artiste états-unien ; ces expositions prennent en revanche leur sens aux côtés d'autres expositions du même type. Ainsi, à travers vingt-cinq expositions temporaires en 1976, la *National Collection of Fine Arts* compose un panorama de l'art national. Le rapport thématique avec le Bicentenaire est plus ténu à la *Freer Gallery*, où est présentée une exposition sur les arts en Asie à l'époque de l'Indépendance des États-Unis ou encore à la *Renwick Gallery* qui, selon le même procédé, expose l'art décoratif en Amérique Latine au moment de l'Indépendance<sup>30</sup>.
- 44 La présentation de l'ampleur de l'activité muséographique à la *Smithsonian Institution* à l'approche de 1976 et le sens large dans lequel est entendue l'activité commémorative par les contemporains nous permettent de penser que la majorité des conservateurs a

participé à l'effort du Bicentenaire. Ils y ont participé à travers une activité accrue, tant dans la réflexion collective sur la manière de célébrer 1976 que dans la réalisation pratique de nombreuses expositions. Pour autant, un certain nombre d'indices révèlent que la commémoration du Bicentenaire n'a pas été une priorité pour eux et qu'ils sont restés animés par la continuité de leurs préoccupations professionnelles, étrangères à la commémoration.

- 45 Le premier indice en ce sens tient à ce que les expositions créées pour 1976 n'avaient pas de spécificité « commémorative » par rapport aux autres. En 1976, un visiteur entrant au *National Museum of History and Technology* par l'entrée du *National Mall* était accueilli par la Bannière étoilée dans un imposant hall de marbre. Une fois arrivé face à ce drapeau, le visiteur pouvait partir sur sa gauche, visiter l'exposition commémorative la plus importante montée par le *Museum of History and Technology — A Nation of Nations*. Cette dernière occupait près de la moitié de l'étage. S'il partait sur sa droite, plusieurs possibilités s'offraient à lui. Il pouvait se diriger vers la seconde exposition ouverte pour 1976, intitulée *We the People*, qui occupait environ un quart de l'étage. Le reste de l'espace était occupé par l'exposition des robes des Premières Dames des États-Unis au sein du *First Ladies Hall*, l'une des expositions les plus populaires de la *Smithsonian Institution* et une autre exposition qui datait de l'ouverture en 1964, *Everyday Life in the American Past*. L'ensemble, thématiquement homogène, mettait en valeur des objets-témoins de l'histoire nationale<sup>31</sup>.
- 46 Il aurait pourtant été imaginable que *Everyday Life in the American Past* soit conçue pour le Bicentenaire. Son thème — l'histoire de la vie quotidienne aux États-Unis du xvii<sup>e</sup> siècle à la fin du xix<sup>e</sup> siècle — est conforme aux initiatives historiques sur le mode de l'inventaire que suscite la période commémorative. Les choix épistémologiques opérés par le conservateur de l'exposition, Malcolm Watkins, bénéficient d'une forte légitimité dans les années 1970. Dans une approche sociale et culturelle de l'histoire que l'on retrouve dans *A Nation of Nations*, Watkins expose plusieurs maisons et leurs pièces meublées. De plus, lorsque l'exposition ouvre en 1964, elle présente de manière relativement précoce des éléments de diversité culturelle et sociale, ce que l'Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine valorise dans son travail de préparation du Bicentenaire. On retrouvera de manière plus systématique dans *A Nation of Nations* ce souci d'élargir la représentation des citoyens au-delà de la Nouvelle Angleterre blanche. Tant d'un point de vue thématique qu'épistémologique, l'exposition de Watkins forme avec les deux grandes expositions voisines un ensemble cohérent. Lorsqu'ils ont conçu et réalisé les expositions prévues pour le Bicentenaire, les conservateurs ont-ils donc eu une activité spécifiquement orientée vers 1976 ? L'exposition *Everyday Life in the American Past* suggère qu'on avait produit auparavant des expositions du même type en dehors de toute perspective commémorative.
- 47 La lecture du guide de 1976 à l'attention des visiteurs de la *Smithsonian Institution* met également en question l'omniprésence de la rationalité commémorative. Conformément au genre du guide touristique, le lecteur y trouve des plans et la description des expositions — celles qui ont été spécialement créées pour le Bicentenaire y figurent en bonne place — mais également une courte liste d'activités prioritaires pour les touristes disposant de peu de temps :

If you have only a few hours, we suggest you proceed this way :  
 National Air and Space Museum : Wright Brothers' *Kitty Hawk Flyer*, Lindbergh's  
*Spirit of St. Louis*, Moon Rock, Apollo 11 Command Module  
 National Museum of Natural History : Hope Diamond, Hall of Dinosaurs

National Museum of History and Technology : First Lady's Gowns, The Star-Spangled Banner  
 [...] or go a few miles by bus or car to the  
 National Zoological Park : Giant Pandas<sup>32</sup>

- 48 Ce programme ne donne pas la priorité à des expositions, mais à des objets, et ces objets (à l'exception des pièces provenant du *National Air and Space Museum*) n'orientent pas le visiteur vers les principales expositions commémoratives, dont ils ne font pas partie. La logique qui préside à leur sélection dans le guide édité en 1976 tient essentiellement à leur popularité éprouvée par des décennies d'un succès non démenti : la quintessence du musée et ce pourquoi il est célèbre ne change pas fondamentalement à l'approche du Bicentenaire. Le travail des conservateurs apparaît alors sous un autre jour : ils sont certes les concepteurs des expositions pour le Bicentenaire, mais ils tiennent une partie non négligeable de leur légitimité professionnelle de la conservation de ces objets extraordinaires placés sous leur responsabilité. Ainsi, leurs entretiens d'histoire orale ne font aucune mention du Bicentenaire, mais une de leurs caractéristiques récurrentes est la fierté et l'attachement ressentis envers certaines pièces appartenant aux collections<sup>33</sup>.
- 49 L'exemple de *America as Art*, exposition de la *National Collection of Fine Arts* qui ouvre en 1976, relativise encore la nature commémorative de l'activité des conservateurs. Lorsque il ouvre ses portes au public en mai 1968, le musée est décrit dans le *Chicago Tribune* comme un ensemble représentatif de trois siècles d'art national, dont le dénominateur commun serait la diversité des modes d'expression picturaux aux États-Unis<sup>34</sup>. Or en 1976, le titre de l'exposition de la *National Collection of Fine Arts* pour le Bicentenaire, *America as Art*, ne semble rien annoncer de plus précis que la mission générale que s'est donnée le musée. Tout comme au *Museum of History and Technology*, la comparaison entre une exposition hors période de commémoration et une exposition en 1976 montre la continuité de la politique d'exposition du musée, qui prime largement sur l'impératif commémoratif. Il ne semble donc pas que les conservateurs adoptent à l'approche de 1976 des pratiques différentes et spécifiquement commémoratives.
- 50 À l'issue de cette analyse, une zone d'ombre subsiste quant à la place que tiennent les pratiques commémoratives dans la vie des acteurs. En effet, les entretiens d'histoire orale réalisés dans le cadre de la *Smithsonian Institution* et les échanges de courriers professionnels constituent un biais dans la compréhension des logiques individuelles. La vie privée des acteurs n'y est que rarement évoquée, si ce n'est pour expliquer brièvement leur arrivée dans les Musées Nationaux. Manque ainsi à l'observateur un ensemble d'informations sur la place relative que tiennent les pratiques nationalistes (que les acteurs se les représentent comme telles ou non) dans leur vie. Daniel Boorstin en est l'exemple *a contrario* : parce qu'il est une personne publique avant et après son passage à la *Smithsonian Institution*, parce que ses publications et sa trajectoire professionnelle sont autant de renseignements sur sa personne, il est aisé de situer son travail au *Museum of History and Technology* dans le cadre d'un engagement épistémologique, politique et patriotique. À quelques exceptions près, restent donc hors champ les sympathies politiques de la majorité des acteurs, leurs modes d'attachement à la nation ainsi que leurs pratiques commémoratives privées. L'observation des pratiques professionnelles à différents niveaux de la hiérarchie nous permet néanmoins de tirer un certain nombre de conclusions.

- 51 En raison de leurs activités professionnelles différentes et des enjeux hiérarchiques de leur position à la *Smithsonian Institution*, les conservateurs, la direction et les professionnels du Bicentenaire ne sont pas impliqués de la même manière ni au même degré dans la mise en œuvre de la commémoration. Pour tous, en revanche, le Bicentenaire est une échéance à tenir. Au-delà du caractère divers des pratiques, la spécificité du temps de la commémoration tient au caractère irrévocable de la date butoir à laquelle les projets doivent être menés à bien. En ce qui concerne les événements prévus spécifiquement pour 1976, l'année d'ouverture est impérative, sans quoi l'événement perd une partie de son sens. On frôle par exemple la catastrophe quand le centre d'accueil des visiteurs de *Union Station* manque de ne pas ouvrir à temps. En revanche, les projets de long terme dont on associe l'ouverture au Bicentenaire sont moins tenus par la logique commémorative. Il est important, mais non nécessaire, que le *National Air and Space Museum* ouvre l'année du Bicentenaire : le musée a été pensé comme un projet indépendamment de la logique du calendrier. De son association avec le Bicentenaire, il tire un supplément de sens suffisamment motivant pour que le projet soit mené à bien dans les délais.
- 52 Dans les ministères et les agences fédérales, on constate l'existence du même mécanisme qu'à la *Smithsonian Institution* : le temps de la commémoration concilie le calendrier commémoratif et le calendrier des objectifs propres à chacun. À la *Smithsonian Institution*, le processus commémoratif et sa thématique nationale sont particulièrement conciliables avec le travail muséographique de définition de la nation. L'attention ponctuelle des médias pour le moment commémoratif donne le sentiment d'un pic de ferveur nationale, mais celui-ci est sous-tendu par le processus plus long qui mène à la commémoration, lui-même inscrit dans le temps continu de la construction et de l'entretien de la « communauté imaginée » au sein des musées de la *Smithsonian Institution*.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ABÉLÈS, Marc, *Anthropologie de l'État*, Paris, Payot et Rivages, 2005.

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996 [*Imagined Communities*, 1983].

BODNAR, John, dir., *Bonds of Affection: Americans Define their Patriotism*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

DURKHEIM, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Quadrige, Paris, PUF, 2005.

GARCIA, Patrick, *Le Bicentenaire de la Révolution française : pratiques sociales d'une commémoration*, Paris, CNRS, 2000.

HOBSBAWM, Eric et Terence RANGER, dir., *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam, 2006 [1983].

HURET, Romain, *La fin de la pauvreté ? Les experts sociaux en guerre contre la pauvreté aux États-Unis (1945-1974)*, Paris, EHESS, 2008.

KAMMEN, Michael, *Mystic Chords of Memory: the Transformation of Tradition in American Culture*, New York, First Vintage Books, 1993.

LINENTHAL, Edward, *Sacred Ground: Americans and their Battlefields*, Urbana, University of Illinois Press, 1991.

LINENTHAL, Edward et Tom ENGELHARDT dir., *History Wars: the Enola Gay and Other Battles for the American Past*, New York, Owl Books, 1996.

SINDZINGRE, Nicole, « Rituel », *Encyclopedia Universalis*, 2009.

## NOTES

1. À cette date, la Smithsonian Institution comprend déjà huit musées sur ou à proximité du *National Mall* : the *Arts and Industries Building* qui abrite des expositions temporaires, the *Museum of Natural History – Museum of Man*, the *Freer Gallery*, the *National Gallery of Art*, the *National Museum of History and Technology*, the *National Collection of Fine Arts*, the *National Portrait Gallery*, the *Hirshhorn Museum and Sculpture Garden* (par ordre chronologique d'ouverture).
2. Pour une description des festivités à Washington le 4 juillet 1976, voir Haynes Johnson, « Upbeat Tone Marks Varied Tributes to Nation's Birthday » et Stephen J. Lynton, « Tourists Brought Spirit to Big Parade », *Washington Post*, 4 juillet 1976, 1 et 13.
3. Notamment dans les chapitres II, « La Mission du Bicentenaire à la recherche d'une stratégie » et VII, « L'action de la Mission », in Garcia, *Le Bicentenaire de la Révolution française*.
4. La Commission sur le Bicentenaire de la Révolution Américaine devient en 1974 l'Administration du Bicentenaire de la Révolution Américaine.
5. « The American Experience: Smithsonian Institution American Revolution Bicentennial Program », Avant Propos, 1973, National Archives and Records Administration (NARA), record group 452, entry 64, container 215.
6. « MHT Bicentennial Files », Smithsonian Institution Archives (SIA), record unit 337, box 9, folder: « SI, MHT 1969 ».
7. American Revolution Bicentennial Administration (ARBA), « A Final Report to the People », vol. II, p. 330.
8. « Hooray, another Bicentennial Meeting », note de Charles Blitzer (sous-secrétaire à l'histoire et l'art) à James Bradley (sous-secrétaire), Frank Taylor (ancien directeur général des musées, consultant auprès du secrétaire) et John Slocum (assistant spécial pour le Bicentenaire), 25 août 1971, SIA, record unit 337, box 2, folder : « Bicentennial coordination center ».
9. Témoignage de Pamela Henson, directrice de la division d'histoire institutionnelle aux archives de la *Smithsonian Institution*, courriel adressé à l'auteur, 19 janvier 2011.
10. *A final report to the People*, ARBA, vol I, 47.
11. Frank Taylor, transcription du 6<sup>e</sup> entretien avec Myriam Freilicher, 27 mars 1974, SIA, record unit 9512, 186-88.
12. « General Topics for a proposed conference on material culture in the United States from the American Revolution to today », note de Grace Cooper à Silvio Bedini, 12 février 1968; note de Phil Bishop, 24 mai 1968; note de Carl Scheele, 18 juin 1968, SIA, record unit 337, box 9, folder: « SI, MHT 1969 ».
13. Lettre de Philip Ritterbush à Silvio Bedini, 24 juin 1968, SIA, record unit 337, box 9, folder : « SI, MHT 1969 ».

14. En raison des circonstances historiques de sa création, le *Museum of History and Technology* contient deux cultures muséographiques distinctes, celle de l'histoire politique et celle de l'histoire des sciences et de la technologie. La domination de l'histoire des sciences sur l'histoire de la technologie qui prévaut à l'époque dans le monde universitaire crée un second clivage au sein du musée.
15. « The Nation's Bicentennial: A Smithsonian Plan », 7 avril 1970, NARA, record group 452, entry 6, container 42, 8-9.
16. Minutes de la commission exécutive du Conseil des régents, Board of Regents Minutes, 13 mai 1970, SIA, record unit 1, box 9, 10-27.
17. « [It was] too controversial for good Republicans to see ». Edith Mayo, transcription de l'entretien avec Michelle Gates Moresi, 1<sup>er</sup> juillet 1999, SIA, record unit 9603.
18. A. R. Radcliffe Brown a mis en cause la thèse de Durkheim sur la nature intrinsèquement sacrée du rite en soulignant le rôle central de certains objets à valeur rituelle dans le quotidien – comme le drapeau par exemple (Nicole Sindzingre, « Rituel », *Encyclopedia Universalis*, 2009). La nature problématique de la frontière entre sacré et profane apparaît sous une autre forme dans une déclaration de Daniel Boorstin, lorsqu'il prend la tête du *National Museum of History and Technology*. Il déclare à cette occasion: « In this quest [to recapture a sense of national destiny at the NMHT] there are no such things as trivia. The sewing machine, which made the clothing industry possible and enabled Americans to dress better, and more alike, than any other people, has been an instrument of democracy. The telegraph and telephone and the teletype, which helped Americans to share their news, have been instruments of community. Common objects – the safety pin, the paper drinking cup, the ballpoint pen – are all builders of a common experience. » « Daniel J. Boorstin Named Director, Museum of History & Technology », 27 janvier 1969, communiqué de presse de la *Smithsonian Institution*, NARA, record group 452, entry 6, container 42, 3.
19. Walter Roderick, transcription de l'entretien avec Susan Ewing, 28 novembre 1986, SIA, record unit 9590, 28.
20. L'expression est de Barry Goldwater, in « Time of Crisis for the National Air and Space Museum », 19 mai 1970, discours prononcé devant le Sénat, Congressional Record, 91<sup>e</sup> Congrès, 2<sup>e</sup> session, vol. CXVI, n° 80, 7449-51.
21. Lettre de George Romney à Wallace Sterling, 22 janvier 1970, NARA, record group 452, entry 6, container 41.
22. Board of Regents Minutes, 25 janvier 1967, SIA, record unit 1, 5-6.
23. Board of Regents Minutes, 15 janvier 1969, SIA, record unit 1, 59.
24. Board of Regents Minutes, 21 mai 1969, SIA, record unit 1, 9.
25. « Hooray, another Bicentennial Meeting », de Charles Blitzer (sous-secrétaire à l'histoire et l'art) à James Bradley (sous-secrétaire), Frank Taylor (ancien directeur général des musées, consultant auprès du secrétaire) et John Slocum (assistant spécial pour le Bicentenaire), 25 août 1971, SIA, record unit 337, box 2, folder : « Bicentennial coordination center ».
26. Pour son Festival, la *Smithsonian Institution* a choisi de ne pas utiliser le terme « folk » comme à Newport mais « folklife », ce qui explique la traduction de « Festival of American Folklife » par « Festival des Arts Populaires Américains » et de « Folk Festival » par « Festival Folk ».
27. SIA, record unit 337, Assistant Secretary for History and Art, American Revolution Bicentennial Records, 1968-1977.
28. « Appropriation hearing opening statement – Bicentennial portion », lettre de Susan Hamilton à John Jameson, 5 mars 1973, SIA, record unit 337, box 1, folder: « Blitzer ».
29. « Calendar of Special Events and Exhibition Openings », SIA, record unit 337, box 1, folder: « SI calendar 1976 ».
30. 1976 *Smithsonian Guide Book*, SIA, information file, box 14.
31. 1976 *Smithsonian Guidebook*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1976, 22-23.

32. *Ibid.*

33. Voir par exemple l'importance pour Paul Garber des avions de sa collection ou pour Malcolm Watkins des maisons historiques qu'il acquiert pour la *Smithsonian Institution*. Paul Garber, transcription des entretiens avec Myriam Freilicher, mai 1974, SIA, record unit 9592 ; Malcolm Watkins, transcription des entretiens avec Pamela Henson et Susan Myers, 1992-1995, SIA, record unit 9586.

34. « The opening exhibit will be a representative selection of three centuries of American art contained in the National Collection. [...] On display will be [a] varied lot of paintings, typical of the diversity of American painting. » Boris Weintraub, « National Art Collection to Move », *Chicago Tribune*, 5 mai 1968, G8.

## RÉSUMÉS

À travers l'exemple des pratiques commémoratives à la *Smithsonian Institution* pour le Bicentenaire de la Révolution aux États-Unis (1964-1976), cet article renouvelle les travaux entrepris dans les années 1990 sur les commémorations nationales et la mémoire officielle. Il met en lumière la définition problématique des activités commémoratives en soulignant la nature hétérogène. L'étude de la préparation des célébrations de 1976 à la *Smithsonian Institution* permet de redéfinir la commémoration en ne la cantonnant pas à son aboutissement rituel. Elle apparaît alors comme un processus collectif de construction d'un consensus qui n'existe pas a priori. Ce consensus est régi par le fonctionnement hiérarchique de la bureaucratie d'État. L'injonction à commémorer pénètre donc le quotidien professionnel d'acteurs qui l'intériorisent de manière inégale, notamment en fonction de leur statut professionnel et de leur position hiérarchique.

This article renews the study of national commemorations and public memory that was undertaken in the 1990s through the case study of commemorative practices at the Smithsonian Institution in the years preceding the Bicentennial of the American Revolution (1964-1976). It shows that beyond their heterogeneous forms, commemorative activities share strong common points. The process of preparing for the Bicentennial at the Smithsonian sheds new light on what commemoration is, and pleads for a definition of commemorative activities that is not restricted to their ritual outcome. Commemoration appears to be a collective process of consensus-building, which is framed by the vertical organization of the federal bureaucracy. A top-down commemorative demand pervades the everyday professional activities of actors, who more or less adopt it as their own, depending on their professional status and their places in the chain of command.

## INDEX

**Keywords** : Commemoration, memory, nationalism, museums, Bicentennial, Smithsonian Institution

**Mots-clés** : Commémoration, mémoire, nationalisme, musées, Bicentenaire, Smithsonian Institution

**Thèmes** : Hors-thème

AUTEUR

**MARIE PLASSART**

Institut de Sciences Politiques de Lyon